

L'USINE KUHLMANN MEMOIRE HUMAINE D'UN SIECLE DE FABRICATION DE MATIERES COLORANTES SYNTHETIQUES

C'était l'affiche de l'Espace Aragon, samedi 3 décembre 2011

"15 et 17" sont des nombres liés aux deux films présentés, samedi 3 décembre, à l'Espace Aragon, devant un public fourni, puisque 176 entrées ont été enregistrées.

Le premier : "Le mystère de l'Atelier 15" date de 1957 ; commandé par l'INRS (Institut national de la recherche et de la sécurité), il a été tourné par le grand cinéaste Alain Resnais et son assistant André Heinrich. Il met l'accent, sous une forme fictionnelle, sur les maladies professionnelles dont étaient victimes des salariés de l'usine Kuhlmann. Bien que datant de plus de 50 ans, il a gardé son actualité d'exemple face aux produits dangereux pour la santé manipulés dans l'industrie encore de nos jours.

Le second "Le Bâtiment 17" a été réalisé par Julien Soudet, assisté par 3 de ses camarades de l'Ecole Louis-Lumière (école de préparation aux métiers de l'image) de Noisy-le-Grand. Il a été tourné sur la friche industrielle de l'usine Kuhlmann qu'est le bâtiment 17, aujourd'hui désaffecté mais toujours debout.

C'est un documentaire dont les acteurs sont quatre retraités qui ont travaillé il y a 20 à 40 ans dans cet atelier. Ils évoquent tout aussi bien la dureté du tra-

vail que le plaisir un peu nostalgique de revenir dans ces lieux désertés. On les voit reproduire avec une sorte d'émotion les gestes d'antan. Julien Soudet, pendant le débat, expliquait qu'il ne les avait jamais filmés en gros plan, comme cela se fait lors d'interview, car ils n'étaient pas interviewés, mais acteurs.

Dans le public, fort nombreux, beaucoup d'anciens de Kuhlmann, d'enfants d'anciens. La salle était attentive mais pas silencieuse, car des souvenirs étaient évoqués, des anecdotes rapportées au fur et à mesure que défilaient les images. Le débat aurait pu être plus passionnant entre les "acteurs", les jeunes "créateurs" du second film et le public qui avait tant de chose à dire, mais l'absence de micro a empêché les échanges. Dommage !

C'était pourtant une bonne surprise que de tels films attirent tant de spectateurs.



Compte rendu de la causerie du 7 octobre 2011

C'était la troisième concernant les années 60-80 ; on note moins de présents que lors de la première et la deuxième, mais de nouveaux participants, ce qui a orienté différemment les prises de parole. La causerie a traité essentiellement des conversions, transformations qui se sont produites ces années là :

L'usine Plantrou a délaissé l'industrie textile pour la vente de pavés, avant de céder la place aux Coopérateurs de Normandie.

La filature Leverdier devenue ensuite De Menibus (dont le directeur, monsieur Leverdier, se promenait à cheval dans Oissel) est devenue Entrepose, Bambina et Darty.

La Quinoleïne s'est installée au début des années 60 à l'emplacement de la Cotonnière.

Fanfani (qui fabriquait des chapeaux dans les années 30, et qui pendant la Seconde Guerre mondiale a fabriqué ou réparé des uniformes allemands) s'est reconverti dans la confection de chemises, puis est devenu Uta, Ixo, Gavrovik avant sa fermeture définitive dans les années 80.

Les abattoirs de la ville ont fonctionné jusqu'aux années 60 avant d'être utilisés comme entrepôts des services municipaux.

Déhaïs, couramment appelé "Déhaïs Courtepointe" sera un entrepôt d'objets en plastiques. Commentry, qui fabriquait des charpentes métalliques et réparait les wagons, fermera en février 64. Azolacq, usine d'engrais s'est installée sur les friches de la première usine Kuhlmann, fin 67. Le stade du Rougemont est devenu une zone de petites entreprises et commerces de gros.

Quant aux deux cinémas, leurs destins furent bien différents : l'Eldorado qui cessera son activité dans les années 65-66 fut démolé et son emplacement devint un parking, alors que le Capitole lui, cessait son activité dans les années 70 puis devint une entreprise de matériel de sécurité.

De nombreuses carrières ont été plus ou moins comblées avant d'être construites d'habitations, c'est le cas de la cité Boieldieu. D'autres cités, comme la cité des Oiseaux, la cité des Violettes (vers 1973), la

cités des Landaus ont poussé sur des terrains inoccupés.

D'autres disparitions ont été relevées, celles des pompes à eaux, des urinoirs, pissotières, vespasiennes que les nostalgiques regrettent...

La prochaine causerie aura lieu, vendredi 6 avril 2012, à partir de 17h30 à l'ancienne école Mongis. Le thème en sera : fêtes et animations de notre ville.

Erratum du n° 4 d'Oissel-Histoire :

Page 1 Dans le compte rendu de la causerie du 7 avril 2011, il est indiqué "la ferronnerie de Gustave Lesueur, or il s'agissait de la ferronnerie d'Eugène Lesueur".

Gustave Lesueur était quant à lui, fermier rue Déhaïs.

Page 4 à la 3^e colonne, il est écrit "elle consacra toute son activité à la vie de l'Union locale CGT. unitaire." il fallait lire CGTUnitaire.

La CGTU était issue de la scission de la C.G.T. qui s'est opérée en 1921.

Vous allez découvrir le numéro 5 d'Oissel-Histoire, et en cette période économiquement et socialement difficile pour les familles osseliennes, nous espérons que ces pages vous intéresseront et vous divertiront. Ainsi vous prendrez connaissance du 4^e et dernier épisode de l'étude historique réalisée par Vincent Berment sur "Oscellus", d'un portrait d'Edouard Turgis, maire et écrivain au XIX^e siècle et d'une information rétrospective sur la pratique de la pêche en Seine à Oissel. En ce début de mois de janvier, le bureau de la Société d'Histoire d'Oissel vous présente ses meilleurs vœux pour l'année 2012.

**Pour le Bureau
Le Président, René Courtois**

Mais où était donc Oscellus ? (4^e partie)

Oissel était (très probablement)

l'Oscellus des Normands

Dans les premiers numéros de *Oissel-Histoire*, nous avons vu l'arrivée des Vikings dans la vallée de la Seine et la construction de leur forteresse dans l'île d'Oscellus plus de cinquante ans avant la naissance de la Normandie (911). Nous avons vu aussi les positions des historiens sur la question de la localisation d'Oscellus, positions rendues contradictoires par la médiocrité des textes de l'époque. Nous avons illustré ces contradictions par l'énigme du chemin emprunté par Weland pour rejoindre Oscellus en 861. Aujourd'hui, nous tenterons de présenter quelques éléments du raisonnement qui nous conduit à cette conclusion :

Oissel était l'Oscellus des Normands.

Un Oscellus réapparaît dans l'Histoire à partir de 1026 : c'est Oissel

En 861, l'île d'Oscellus est évacuée et le site retourne à l'anonymat duquel l'avait tiré la construction de la forteresse de Bernon. En 1026 - 165 ans plus tard -, un Oscellus revient dans l'histoire avec la charte d'une donation au profit de l'abbaye de Saint-Ouen par Hugues, fils de Turolde, et par sa femme Oda :

"Hac ergo sententia animati, ego Hugo Turoldi filius, et Oda uxor carissima mihi, tradimus quamdam piscariam inter Tor villam et Oscellum sitam, habitatoribus coenobii, Rotomagi statuti,

(bientôt rebaptisé sainte Catherine du Mont) par Gosselin d'Arques et sa femme Emmeline. Dans ce texte qui énumère les dons faits au monastère, nous trouvons cette mention à Oscellus :

"Sed et insulam super alveum Sequanae quam dicunt nomine Torhulmum, alio quidem vocabulo Oscellum."

"Et aussi l'île de la Seine nommée Torhulmus, ou encore Oscellus."

Là encore, nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'Oissel car les cessions successives de l'île nous permettent de la suivre à travers les siècles. Après l'avoir possédée 570 ans, l'abbaye l'échangea le 18 juillet 1600 avec d'autres biens contre son nouveau site de Quevilly, celui de la montagne sainte Catherine ayant été détruit en 1597. Le contrat d'échange précise " *...l'île de Bédane, qui consiste en vingt-cinq acres de terres labourables, trois acres de prés, avec une oseraie...* ". Elle fut ensuite revendue le 15 juillet 1857 à MM Lefrançois, Lenormand et autres, nous dit Édouard Turgis, précisant qu'il en avait vu les titres et que l'île d'Oscellus - Torhulmus est aujourd'hui l'île sainte Catherine (photo ci-contre), l'île qui aujourd'hui porte le pilier de l'autoroute A13.

Que peut-on en déduire ?

1) **D'abord, que cet Oscellus du XI^e siècle - donc notre Oissel - est le seul Oscellus à être jamais réapparu dans la vallée de la Seine depuis 861. De plus, situé en bord de Seine, il était dès 1026 éponyme d'une île qui portait**

strictement le même nom latin que l'île des Danois, contrairement aux toponymes de Perossel, d'Hosceil et de Valoisel opposés par l'abbé Lebeuf à cette conclusion (ces toponymes mentionnés dans des textes de 1206, 1216 et 1220, faisaient référence à des lieux situés près de Bougival). Sans être les seuls arguments en faveur d'Oissel (nous avons vu la proximité de Pîtres

et la concentration d'armes Vikings dans la Seine entre Rouen et Pîtres), il est difficile d'imaginer que ce faisceau cohérent de ressemblances soit une coïncidence et, en l'absence d'arguments aussi convaincants en faveur d'un autre lieu, il paraît naturel d'identifier Oissel à l'Oscellus de 861.

2) **Ensuite, qu'Oscellus serait bien un nom d'origine gauloise ou gallo-romaine**, contrairement à l'hypothèse de Depping, et Torhulmus un nom donné par les nouveaux arrivants, puisque le nom d'Oscellus apparaît en 856 alors que celui de Torhulmus n'apparaît qu'en 1030. Pour renforcer cette hypothèse, notons que Torhulmus est d'origine nordique : hulmus vient de holmr qui veut dire île. (*). Enfin, alors que la chronique de Fontenelle donne les noms des chefs Normands et pas celui d'Oscellus, les annales de Saint-Bertin, quant à elles, ignorent largement les noms des Normands mais mentionnent Oscellus, comme si le premier auteur était plutôt familier des

Normands et le second de la Neustrie.

(*) : Ainsi Torhulmus était peut-être l'île de Þórr (Thor ou Tor), comme Tor villam peut avoir été le **domaine foncier de Þórr**, ce qui peut laisser penser qu'un Normand appelé Þórr s'était rendu maître au moins de Tourville et de cette île. Il pourrait alors s'agir de Torf, personnage dont Guillaume de Jumièges dit qu'il a donné son nom à plusieurs domaines appelés Tourville et qu'il a eu un fils nommé Turolde, si tant est que ce fils et le père d'Hugues (qui donna la pêcherie en 1026) puissent avoir été la même personne.

3) **Enfin, qu'Oscellus-Torhulmus n'est pas le contenu du méandre de Couronne (Corhulmus)**, autre affirmation de l'abbé Lebeuf pourtant largement reprise jusqu'à nos jours.

Alors, quelle île proche d'Oissel pourrait bien avoir été Oscellus ?

Contrairement à l'avis des historiens rappelé par Turgis, les dimensions des îles proches d'Oissel ne me semblent pas incompatibles avec le nombre des Normands d'Oscellus (en supposant même que la forteresse de Bernon ait eu pour objet d'abriter ses hommes). Alors, combien pouvaient-ils être ? Sydroc ayant quitté Bernon en 856, il restait peut-être une centaine de navires en 861, si tant est qu'une partie de cette flotte n'ait pas aussi quitté la Seine, Bernon ayant juré fidélité à Charles le Chauve à Verberie en 858. **Il ne devait donc pas y avoir plus de 5 000 hommes**, avec leurs armes et leurs réserves de vivres, peut-être leurs bateaux avec du bois pour les radouber ou encore des chevaux (à titre de comparaison, les hommes de Weland devaient être entre 10 000 et 15 000 - plus de 260 bateaux - quand ils ont eu raison des assiégés en les affamant).

À cette époque, les grandes îles devant Oissel pouvaient, comme aujourd'hui, compter plus de 10 hectares et donc contenir sans problème **un fort de 5 hectares**, ce qui paraît suffisant pour abriter 5 000 hommes (ces hommes robustes vivaient de longues périodes à 50 dans leurs bateaux d'environ 100 m²), au moins en période de siège (celui de l'été 858 par Charles le Chauve a duré moins de trois mois). Notons aussi qu'une telle forteresse serait de la taille de celle d'Aggersborg, la plus grande forteresse Viking connue à ce jour.

Ainsi, **l'île sainte Catherine**, avec ses 28 acres (un peu plus de 11 hectares), a parfaitement pu convenir. Elle a d'ailleurs été souvent citée comme étant l'île de Bernon, du fait de l'identité de nom avec cette dernière dans la charte de 1030. Mais d'autres îles pourraient aussi y prétendre. Guilmet pense par exemple que **l'île saint Martin**, aujourd'hui reliée à Oissel, a dû être bien plus grande à cette époque qu'elle ne l'était au XIX^e siècle et qu'elle pourrait bien être l'île des Normands. D'autres îles comme **l'île Mayeux** ou **l'île aux Bœufs** peuvent encore avoir été assez vastes à l'époque pour contenir une forteresse de cinq hectares. Pour clore définitivement cette question de la localisation d'Oscellus, des études complémentaires sur les textes et une campagne d'exploration géophysique ou de fouilles devraient être menées. Par exemple, on pourrait chercher dans nos îles les vestiges d'un rempart et d'un fossé de 700 ou 800 m de périmètre (René Houdain avait d'ailleurs observé des vestiges pouvant avoir appartenu à de tels ouvrages dans l'île sainte Catherine), voire peut-être ceux d'un puits. Une joute épistolaire comme celle qui opposa l'abbé Lebeuf à Pierre Nicolas Bonamy me paraît aussi propice à l'émergence de la vérité.

Vincent BERMENT (VincentBMT@uxello.net).



Île Sainte-Catherine, vue aérienne de 1963.

in honore sancti Petri apostolorum principis, et Sancti Audoeni precipui Christi confessoris, ut eam habeant possidendam in perpetuum, pro nostrarum redemptione animarum."

"En conséquence, moi, Hugues, le fils de Turolde, et Oda, ma chère femme, pour la rédemption de nos âmes, nous offrons de manière définitive aux habitants du monastère suivant la règle de Rouen situé sous le patronage de saint Pierre prince des apôtres et de Saint Ouen confesseur de Christ, une pêcherie se trouvant entre Tourville et Oissel."

Oscellus étant l'ancien nom d'Oissel et Tor villam celui de Tourville-la-rivière, il ne fait aucun doute que cette charte concerne notre ville (c'est donc la plus ancienne mention attestée).

Quatre ans plus tard, en 1030, un deuxième texte évoque Oscellus. Il s'agit d'une charte souscrite par Robert 1^{er}, duc de Normandie et père du futur Guillaume le Conquérant, pour la fondation du monastère bénédictin de la Sainte Trinité du Mont

LA PECHE PROFESSIONNELLE A OISSEL

La pêche professionnelle a eu une grande importance pour la ville d'Oissel, jusqu'à l'arrivée de la Seconde Guerre mondiale et "l'occupation".

Nous avons retrouvé dans les archives municipales des documents du XIX^e siècle qui y faisaient référence, documents auxquels viennent s'ajouter des témoignages du XX^e siècle, et des écrits issus d'autres archives. Voici quelques exemples de poissons qui étaient "pêqués" en Seine :

saisonniers ou occasionnels, pratiquaient la pêche à l'épervier, au filet de traîne ou fixe et au gord (nasse). Ils devaient être "inscrits maritimes" comme on disait à l'époque, c'est-à-dire avoir l'autorisation du Préfet pour pouvoir exercer, et s'acquitter d'une redevance de droit de renouvellement chaque année.

Pourquoi la pêche s'est-elle éteinte ? On cite pêle-mêle la pollution, le dragage de la Seine qui a modifié le milieu aquatique et la circulation intense sur le fleuve. Sans doute y a-t-il aussi

située à Oissel). Ces 4 pêcheurs professionnels étaient :

- Joseph Osmont, habitant 23, passage Jules-Verne
- François Lesueur, 29, rue de la Paix
- Victor Osmont, 29, quai de Rouen
- Roger Hélicher, 8, route des Roches.

Mais encore à la même époque de nombreux pêcheurs occasionnels, possédant des barques à fond plat et exerçant parallèlement un autre métier, pratiquaient la pêche saisonnière sur le fleuve, notamment celle de l'éperlan en mars et avril. La plupart de ces pêcheurs (professionnels ou occasionnels) habitaient les maisons qui longent la Seine. Quant au poisson, il était vendu et consommé sur place, le surplus étant vendu aux alentours, par exemple aux halles d'Elbeuf.

Une publication sur Oissel et la Seine est en cours d'élaboration. Elle apportera davantage de précisions, de témoignages, de documents concernant la pêche professionnelle, la pêche de loisirs et autres activités liées au fleuve, comme les transports fluviaux, les liaisons entre les deux rives, les loisirs ...

Toutefois, la connaissance du passé, du "comment c'était", a tout à gagner du maximum de documentation et de témoignages possibles à recueillir.

Aussi, si vous avez des souvenirs, des témoignages, des documents, des photos que vous souhaitez partager, contactez la Société d'Histoire de Oissel.

Référents :

Gérard Liégeard : 06 35 64 00 66

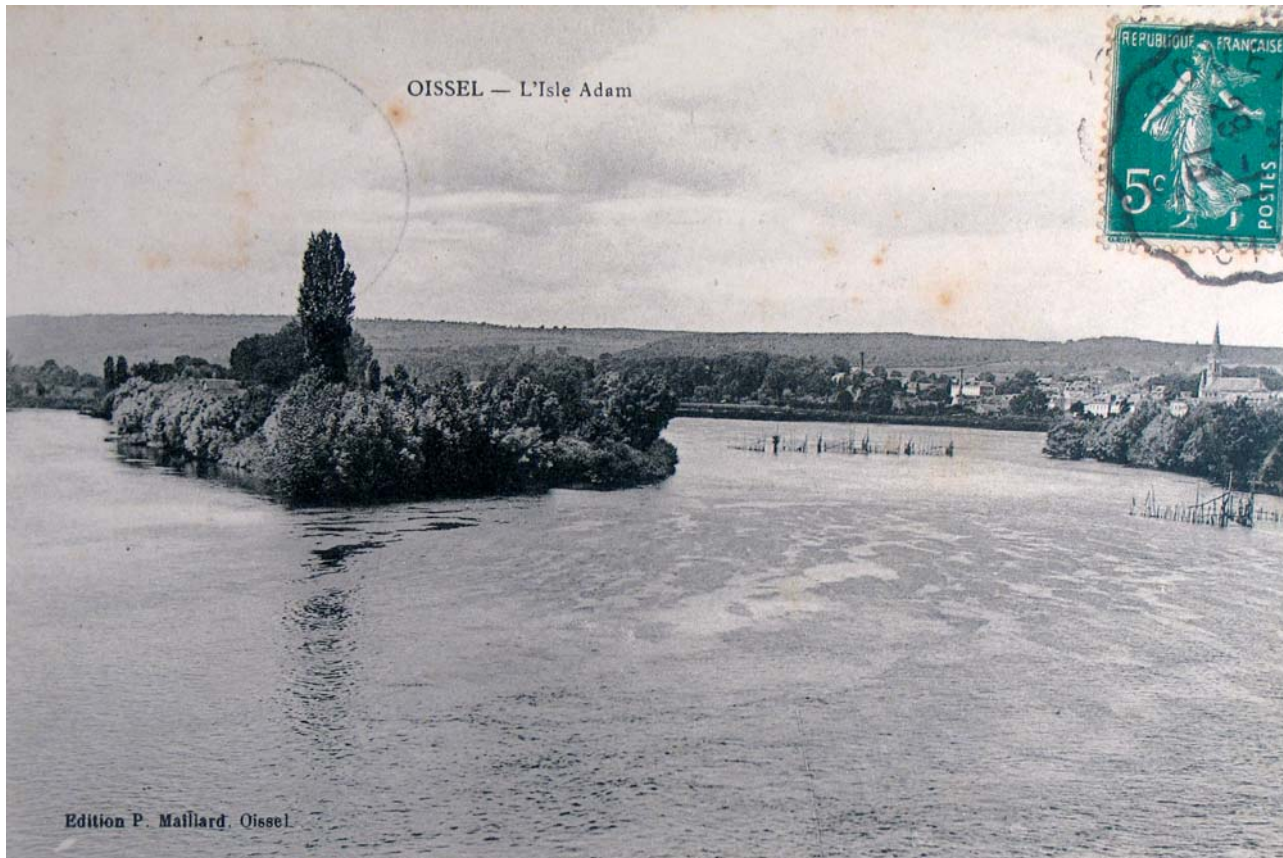
Brigitte Hermse-Vicente : 02 35 65 27 01

Nelly Wender : 02 35 92 40 01

Christian Lenord : 02 76 52 63 98

René Courtois : 06 22 59 09 06

Bien entendu, les documents originaux vous seront restitués après que nous en ayons pris connaissance et copie le cas échéant.



Entre l'île Adam et l'île aux beufs, gords (nasses) et trémillons (filets) dans le bras de Seine.

- l'éperlan qui annonçait l'arrivée du printemps
- l'anguille qui appréciait les abords des égouts
- l'ablette, l'épinoche...,
les pêcheurs les prenaient au filet avec des nasses, ou à la ligne.
Les pêcheurs professionnels, à temps plein,

d'autres raisons...

En 1934, il ne restait que 4 pêcheurs professionnels, à temps plein, à Oissel. Selon "Oissel-Adresses" de 1934 (répertoire d'adresses des habitants d'Oissel et de leurs professions, édité par l'imprimerie G. Delarive,

Le destin tragique d'un pêcheur d'éperlans osselien

Oissel-Histoire a rencontré Jeanne His, une ossélienne octogénaire qui lui a conté la vie de son beau-père : Gaston His.

"Il était charbonnier à Oissel, et chaque année, pendant trois ou quatre semaines, au mois de Mars, il s'adonnait à sa passion : pêcher avec son ami Marius, du matin au soir, l'éperlan, quand celui-ci, venant de la mer, remontait la Seine à cette époque pour "la fraye".

Il a commencé à pêcher très jeune avec son père. Pendant la Seconde Guerre mondiale la pêche avait été interdite par les allemands. Pour pouvoir pêcher, il renouvelait son permis de pêche chaque année ; son lieu de pêche se situait devant les quais d'Oissel jusqu'au portique de Kuhlmann. Il utilisait une barque plate qu'il protégeait chaque année en enduisant l'extérieur avec du brai (goudron pâteux résidu de la distillation du charbon). Pour attraper les éperlans il se servait d'un

filet de forme conique, garni de plomb, appelé épervier, qu'il lançait à la main. Pour effectuer la manœuvre il fallait être debout sur la plateforme et garder l'équilibre, ce qui demandait une certaine adresse. Bien sûr ce filet, il le raccommodait (ou ravaudait comme on disait à cette époque) et en resserrait les plombs.

Il prenait une bonne quantité d'éperlans chaque année : une partie de ses prises allait pour sa famille, l'autre était vendue aux amis. Les éperlans de 12 à 15 centimètres et plus étaient marinés ; les plus petits, que l'on appelait "les petits clous" étaient consommés en friture. Dans tous les cas leur goût était délicieux.

Mais cette pêche était aussi dangereuse.

Comme ce jour de Mars 1956, près du portique de Kuhlmann, lorsqu'au moment de lancer son épervier, donc debout dans sa barque, celle-ci a été percutée par une péniche de

l'Union Normande. Sous la violence du choc, la barque chavira et tous deux, Gaston et Marius, tombèrent à l'eau.

Malheureusement, mon beau père se noya et son corps mutilé fut retrouvé 11 jours plus tard à Saint-Adrien. Il avait 55 ans et laissait sa famille dans le désarroi, celle-ci n'ayant reçu aucune indemnisation ; la compagnie de transport fluvial n'ayant pas reconnu sa responsabilité dans cet accident. Marius parvint à rejoindre la rive et put sauver sa vie. Dès cette date, la pêche à l'éperlan effectuée par les osséliens a rapidement cessé."

Oissel-Histoire remercie Jeanne His de ce témoignage émouvant. Cette activité était très dangereuse et d'autres drames liés à la pêche en Seine et dont nous n'avons pas connaissance ont dû se produire antérieurement.

PORTRAIT

PIERRE-EDOUARD TURGIS

Pierre-Edouard Turgis a été Maire d'Oissel de 1867 à 1885, date de sa disparition.

Son prénom Pierre-Edouard a été communément simplifié en "Edouard" afin d'éviter la confusion avec celui de son père "Pierre Turgis" lequel fût aussi Maire d'Oissel de 1843 à 1848.

Pierre Edouard Turgis est né le 1^{er} novembre 1815 à Rouen, pendant un court séjour que sa mère y faisait.

Sa famille habitait Elbeuf, ville où son père était à la tête d'une importante manufacture de drap. Il effectuera, avec succès, ses études au Lycée de Rouen, puis à Paris. Dès son retour à Elbeuf, il entreprit de se former aux différentes phases de la fabrication de drap. Dès cette époque il commença sa carrière dans l'industrie textile, soit comme fabricant de tissu, soit comme entrepreneur filateur.

Il fut conseiller municipal à Elbeuf de 1843 à 1845.

En février 1849, la deuxième république, encore fragilement constituée après la révolution de 1848, le nomma chef du "deuxième bataillon de la légion de la garde nationale d'Elbeuf". Il conserva ce grade et cette affectation jusqu'au 22 juin 1855, date à laquelle la garde nationale fut dissoute par l'Empereur... et les gardes nationaux licenciés.

De juin 1866 à janvier 1871, il siégea à la Chambre de Commerce d'Elbeuf en tant que vice-président.

En 1860, il perdit prématurément son épouse et décida d'aller vivre momentanément à Oissel, dans la propriété familiale (le Château de la Péreuse). En fait, il y resta jusqu'à la fin de sa vie. En 1861, poussé par ses amis osseliens, il se présenta à l'élection du Canton de Grand-Couronne, dont Oissel faisait partie, contre le Conseiller général sortant, candidat du gouver-

nement de l'Empire. Rappelons qu'à cette époque les élections se faisaient au "suffrage censitaire" (système dans lequel le droit de vote était réservé aux contribuables versant un montant minimal "cens" d'impôt).

Le résultat de l'élection lui fut favorable et il fut élu Conseiller général de 1861 à 1871 ; puis il refusa de solliciter un nouveau mandat à cette fonction.

Décidant de s'établir définitivement à Oissel, il fut élu en tête de liste, membre du Conseil municipal de la ville, le 22 juillet 1865, et par décret impérial, du 19 juin 1867, il fut nommé Maire, en remplacement de Monsieur Potel qui avait démissionné pour raison de santé.

Edouard Turgis exerça son mandat de maire jusqu'à sa mort le 18 septembre 1885. Ses funérailles eurent lieu le 22 septembre en présence d'une énorme assistance parmi laquelle de nombreux Osseliens et Osseliennes étaient venus lui rendre un dernier hommage.

Dans ces années de la seconde moitié du XIX^e siècle, la bourgeoisie française s'enrichissait des fruits de la révolution industrielle. Edouard Turgis était issu de cette classe sociale, mais s'était attaché à s'occuper de la "chose publique" de façon pleinement altruiste. Il était sensible aux difficultés de vie que rencontraient ses administrés dont beaucoup étaient pauvres. Au début de son mandat de maire, en 1870 et 1871, il lui a fallu affronter l'arrogance et la férocité de l'envahisseur prussien, qui exigeait un tribut sans limites de la ville et de ses habitants, notamment en denrées alimentaires. Les pillages de l'occupant ont provoqué la famine dans la population durant ces presque deux années de guerre. M. Turgis en a témoigné dans son livre publié en 1874 "Souvenir de l'occupation allemande".

Durant ses 18 ans de mandat de maire, entre



beaucoup d'autres choses, il a fait agrandir l'école des garçons et fait construire l'école des filles. Tout au long de son mandat, il a agi pour soutenir l'action sociale de la "Société de secours mutuel Saint-Martin".

Il dirigeait la ville avec un certain paternalisme désintéressé. Il était fortement attaché aux valeurs humaines.

Grand témoin de son époque, Edouard Turgis nous a légué, ainsi qu'aux générations qui nous suivront une œuvre littéraire et historique inestimable qui s'est traduite par la rédaction et la publication de deux livres :

- le premier, publié en 1874 "*Souvenirs de l'occupation allemande - Oissel et le canton de Grand-Couronne*" rend compte des très durs combats que l'armée française a menés contre les Prussiens pour stopper leur avancée, et de la façon barbare avec laquelle se sont comportés ces derniers pendant l'occupation qui a suivie.

- Le second, publié après sa mort en 1886 "*Oissel, glanes, traditions, souvenirs, faits contemporains*" nous informe de l'histoire de la cité... déjà, et comment on vivait dans notre ville au XIX^e siècle ; comment est arrivé le chemin de fer à Oissel ; des transports sur la Seine ; de l'ancienne église, puis de la construction de la nouvelle etc.

C'est un véritable héritage intellectuel et historique que nous a laissé Edouard Turgis et beaucoup de villes de la région nous l'envient.

Nota : nous nous sommes beaucoup inspirés de la notice bibliographique rédigée par Monsieur E. Maille et publiée en 1886 au début du second ouvrage d'Edouard Turgis pour retracer la chronologie de sa vie.

Le Château de "La Péreuse", que l'on appellera plus tard de "la Marquise" appartenait au 19^e siècle à la famille Turgis.



PRECISION OSSELIENNE

Le nom d'une partie de la rue, appelée "Grande rue" autrefois, allant de l'église jusqu'au "bout de la ville" a été remplacé par la dénomination "rue Turgis" sur proposition du Maire d'alors, Monsieur Antoine Potel, approuvée par délibération du Conseil municipal en date du 6 mai 1861. Ce même jour, c'est au total 26 rues d'Oissel qui se sont vues attribuer un nom ou en ont changé.

Donc la "rue Turgis" honorait la mémoire de Pierre Turgis et non celle d'Edouard. Même si aujourd'hui, c'est le nom d'Edouard Thurgis qui vient en premier à l'esprit.